CRITIQUE, opéra. BEAUNE, Basilique , le 14 juillet 2023. MONTEVERDI : L’Incoronazione di Poppea. Les Épopées / Stéphane Fuget.



En résidence depuis 2021, Stéphane Fuget achève sa trilogie montéverdienne sur un feu d’artifice (14 juillet oblige). Une distribution luxueuse et une direction prodigieuse renouvellent l’approche de ce chef-d’œuvre de l’opéra vénitien, au plus près des intentions du compositeur. Une fois de plus, Monteverdi comme vous ne l’avez jamais entendu.

Un Couronnement d’exception



Tout chef qui se penche sur le répertoire vénitien du Seicento devrait s’interroger sur ce que signifie exactement recitar cantando. Non pas une déclamation qui s’appuie sur un chant, mais un chant qui s’appuie, toujours, sur un texte, seul porteur des affects. **Stéphane Fuget l’a très bien compris et mis en œuvre** ; le concert de Beaune renouvelle le miracle accompli il y a deux ans pour le Retour d’Ulysse. Les chanteurs ne chantent pas, mais vivent littéralement ce qu’ils déclament par le biais du chant, illustrant le précepte montéverdien du « vestire in musica », « habiller en musique » le texte poétique. Et l’effectif choisi, réduit à deux violons, un alto et la basse continue (exit les sempiternels cornets à bouquin totalement incongrus), conformément à l’usage vénitien dans les théâtres populaires, participe à la réussite de l’ensemble. Les mille nuances pathétiques du génial livret de Busenello n’ont jamais été aussi bien rendues, car c’est bien la musique qui doit

magnifier le texte poétique, et conférer à chaque parole chargée du point de vue pathétique, une énergie particulière sans nuire pour autant à l'unité syntaxique de la phrase. Y compris dans les formes closes, où la musique se fait plus « chantante », car nous ne sommes pas encore dans l'alternance mécanique entre récitatif – forme dynamique – et aria – forme statique –, de l'opéra seria ; dans l'opéra vénitien, qui est avant tout un théâtre en musique plus qu'une musique théâtralisée, tout est dynamique, et le texte poétique est toujours porteur d'affects.

Comme pour le Retour d'Ulysse, à une exception près, la distribution réunie pour ce dernier volet de la trilogie montéverdienne remplit magnifiquement sa mission. Dans le rôle-titre, **Francesca Aspromonte** est une Poppée merveilleuse de grâce et de puissance vocale, toujours attentive aux moindres inflexions du chant, tandis que sa limpide diction n'est plus à démontrer. Le choix d'une mezzo pour incarner Néron peut surprendre, mais **Isabelle Druet** est impeccable de justesse et de crédibilité, une voix superbement projetée, alliée à des graves androgynes, juste reflet de l'androgynie du personnage. Les duos avec Poppée résonnent comme une évidence, tant l'osmose se révèle parfaite. Jamais un tel duo n'a paru aussi sensuel (la langueur infinie et bouleversante sur le « Addio » du premier duo !) Comme toujours, la basse **Luigi De Donato** est impérial en Sénèque ; on est une fois de plus captivé par son hiératisme idoine qui rend à chaque mot, dans le registre médian comme dans les graves caverneux, sa pleine et entière signification. Dans le rôle de l'épouse outragée Octavie, **Eva Zaïcik** émeut par la noblesse de son chant (superbes « Di misera regina » et « Addio Roma », mais sait trouver les accents véhéments quand elle ourdit l'assassinat de sa rivale. **Paul-Antoine Bénos-Djian** (à qui échoit aussi les brefs rôles de Familier 1 et d'un Amour) campe un des plus beaux Othon jamais entendus. Un timbre riche, sonore, projeté sans excès, une attention constante aux moindres inflexions du texte poétique : nous avions face à

nous un chanteur racé qui a compris la valeur éminemment théâtrale de son chant, et quelle expressivité, présente de façon ininterrompue (il faut entendre par exemple comment il rend la charge pathétique de « in grembo di Poppea », dans son entrée en scène, mais les exemples sont innombrables). Sa fiancée Drusilla, peut-être le seul rôle vraiment positif de l'opéra, est magnifiquement défendue par **Camille Poul**, dont le timbre à la fois juvénile et puissant ne pouvait être mieux servi.

Dans les différents rôles travestis, marque de fabrique du dramma per musica à Venise, **Juan Sancho** émerveille dans celui de la Nourrice ; on ne peut que louer son agilité vocale, la transparence de son timbre et la pertinence de son jeu ; il incarne également un magnifique Lucain et atteint une forme d'extase sonore lors de la célèbre scène orgiaque avec Néron. Ce n'est hélas pas le cas de l'Arnalta poussive de **Matthias Vidal**, pour lequel nous renouvelons les critiques faites il y a deux ans : ses interventions sont excessivement nerveuses et trop souvent criardes (ce que n'arrange pas l'acoustique très réverbérante de la basilique) : le chant est quasi uniformément véhément, oubliant que même le stile concitato doit toujours se plier aux paroles qui le suscitent. Si l'exagération peut convenir au rôle d'Arnalta qui présente par bien des aspects une tonalité caricaturale, elle ne doit jamais sacrifier à l'intelligibilité du texte. Comme pour Ulysse, des moments plus élégiaques, lorsque la voix réalise de subtils messe di voce, montrent tout le potentiel d'un timbre riche qu'il ne parvient décidément pas à canaliser. Dans le quadruple rôle de la Fortune, de Pallade, de Vénus et d'un Amour, **Claire Lefilliâtre** conjugue avec bonheur une certaine dureté conforme aux prétentions hautaines des personnages allégoriques et une technique vocale hors pair sur laquelle le temps ne semble décidément pas avoir prise. Elle incarne, comme peu, le chant du Seicento quand la rhétorique du geste et de la parole finit, immanquablement, par susciter chez le spectateur l'éveil des affects.

Au rôle en apparence secondaire mais dramatiquement essentiel de l'Amour, **Jennifer Courcier** (qui endosse aussi avec bonheur celui de la Demoiselle – superbe scène du badinage amoureux avec le Valet) prête sa voix gracile mais solide, illustrant tout à la fois la juvénilité du personnage et sa capacité sans faille à conduire l'intrigue, du prologue jusqu'à l'épilogue. Vertu ingénue et Valet espiègle, **Ana Escudero** s'adapte à merveille à ses deux rôles et convainc sans peine par un sens aigu du théâtre. S'il est fortement marqué par le paradigme rhétorique, le livret de Busenello réserve de nombreux moments de vitalité théâtrale, comme la scène des deux soldats qui précède l'entrée des deux protagonistes. Le ténor **Marco Angioloni** enchante par sa belle présence scénique et sa diction impeccable, tandis que la basse Geoffroy Buffière lui donne la réplique avec la vigueur nécessaire dans cette scène transitoire, mais politiquement très polémique.
Une mention spéciale doit être accordée à l'ensemble **Les Épopées**, qui malgré un effectif réduit, sait varier les accents et les couleurs, toujours au service de la situation dramatique du moment. La varietas et plus globalement l'esthétique du contraste, pierre angulaire du baroque musical, rendent justice à une partition intégralement jouée (près de quatre heures de musique) – la chose est assez rare pour être soulignée, montrant l'inutilité de toute coupure. Cette version d'exception mérite une gravure qui en immortalise les innombrables beautés. Ce sera chose faite prochainement lors de la reprise versaillaise en décembre prochain.

CRITIQUE, opéra. BEAUNE, Festival d'Opéra Baroque et Romantique, le 14 juillet 2023. MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. Francesca Aspromonte (Poppée), Isabelle Druet

(Néron), Eva Zaïcik (Octavie, un Amour), Paul-Antoine Bénos-Djian (Othon, Familier 1, un Amour), Luigi De Donato (Sénèque), Matthias Vidal (Arnalta, Soldat 1, un Consul), Juan Sancho (Nourrice, Lucain, un Consul), Camille Poul (Drusilla, Un amour), Jennifer Courcier (l'Amour, La Demoiselle), Claire Lefilliâtre (La Fortune, Pallade, Vénus, un Amour), Ana Escudero (La Vertu, Le Valet, un Amour), Marco Angioloni (Libertus, Soldat 2, Familier 2, un Consul), Geoffroy Buffière (Mercure, Le Licteur, Familier 3, un Tribun), Orchestre **Les Épopées**, **Stéphane Fuget** (direction). Photos © ars-essentia



CRITIQUE, concert. BEAUNE, Hospices de Beaune, le 8 juillet 2023. HAENDEL : Theodora. S. Junker, P. A. Bénos-Djian, D. Savinova… Millenium Orchestra / Chœur de Ch. de Namur / L. Garcia Alarcon.

Le premier Week-End du 41ème Festival International d'Opéra baroque et romantique de Beaune célébrait Purcell (nous y reviendrons plus bas) et Haendel, au travers du "plus bel oratorio" du Caro Sassone, tel que le chef baroque **Leonardo Garcia Alarcon** le formule en préambule de la soirée mettant à l'affiche '**Theodora' (1750)** dans la cour des majestueuses Hospices de Beaune. Mais les propos d'avant-concert du chef argentin s'avèrent avant tout un hommage à Kader Hassissi, cofondateur du festival (aux côtés de son épouse Anne Blanchard), brutalement disparu quelques jours après la fin de la dernière édition (en 2022).
Chef d'oeuvre sublime et insolite, **Theodora** est le seul oratorio de Haendel dont le livret n'est pas tiré de la Bible, mais d'un roman destiné à l'éducation des jeunes gens, s'appuyant sur l'hagiographie à des fins moralisatrices. En résulte une partition intimiste et dramatique, qui voit les sentiments amoureux et religieux se mêler de façon étonnante, l'inspiration du compositeur ne quittant jamais les sommets.
La soprano belge **Sophie Junker** offre à Theodora la douceur qu'on lui connaît, tout en se haussant à la hauteur des exigences vocales de son personnage, à force de fervente

humilité et de discipline vocale. A la place de Christopher Lowrey initialement annoncé, c'est au final le jeune contre-ténor français **Paul-Antoine Bénos-Djian** qui incarne Didymus (après avoir abordé le rôle au TCE il y a deux ans) : il subjugue l'auditoire par la beauté intrinsèque du timbre et la perfection des vocalises, livrant un chant qui se pare aussi de mâles accents (pour exprimer les révoltes morales du soldat romain), dont il incarne avec conviction l'ingénuité obstiné autant que la ferveur religieuse. Le chant de la basse allemande **Andreas Wolf** est plus fruste, mais sa morgue autoritaire "colle" bien au personnage malfaisant qu'est Valens. Le ténor américain **Matthew Newlin** butte sur les vocalises de son premier air, mais ne donne pas moins beaucoup de relief à Septimius, grâce à son engagement vocal. Comment résister, enfin, à la mezzo estonienne **Dara Savinova** dont les riches couleurs de la voix et le magnifique phrasé font d'Irene une figure centrale, livrant notamment un "As with rosy steps" de toute beauté, avant un "Defend her, Heav'n!" qui suscite des applaudissements nourris.
L'excellent **Chœur de chambre de Namur** se montre de bout en bout magnifique, superbe de plénitude sonore et de musicalité, suffisamment véhément lorsqu'il dépeint les romains ; grandiose de ferveur lorsqu'il s'agit des chrétiens. Et le fait qu'il ne se contente pas d'être aligné derrière l'orchestre (ce qu'il ne fera qu'en toute fin de soirée), mais qu'il se meut sans cesse en prenant place parmi le public ou dans les coursives des hospices, ajoute à notre bonheur de spectateurs. De même, le **Millenium Orchestra**, également basé à Namur, fondé en 2014 et dirigé par **Leonardo Garcia Alarcon**, n'encourt aucun reproche. Plus solennelle que théâtrale, sa direction (depuis son clavecin) ne fait que souligner l'ambiguïté d'une œuvre étreignante dont le message, bien malheureusement, n'a rien perdu de son urgence…

Un mot, en guise de conclusion, sur le concert mettant à l'affiche **l'Ode à Sainte Cécile de Purcell** (plus quelques courtes autres pièces chorales du maître anglais) – la veille

de cette Theodora (en ouverture du festival) à la Collégiale Notre-Dame -, dirigé par **Paul McCreesh** à la tête de son ensemble **Gabrieli Consort & Players**. Dès la monumentale “symphony” introductive, on ressent la joie et la fraîcheur dont est emplie la partition, que tempèrent les somptueuses harmonies déployées dans les mouvements lents. La poésie est de chaque instant, avec les deux moments d’exception que sont le trio “With that sublime Celestial Lay” et le chœur final “With rapture”, toute de pâmoison contemplative. Parmi les treize chanteurs réunis ici, la palme revient aisément au contre-ténor britannique **Tim Mead** qui interprète le périlleux “Tis Nature’s voice”, délivré avec autant de flamme que de nuances.



Photos © Ars-Essentia

_____

CRITIQUE, concert. BEAUNE, Hospices de Beaune, le 8 juillet 2023. HAENDEL : Theodora. S. Junker, P. A. Bénos-Djian, D. Savinova… Millenium Orchestra / Chœur de Chambre de Namur / Leonardo Garcia Alarcon. Photos © Ars-Essentia

---

BEAUNE. Festival BEETHOVEN : 20 > 23 avril 2023



Sous la direction artistique du violoncelliste **Sung-Won Yang**, le **Festival BEETHOVEN de BEAUNE** annonce sa 5ème édition, **du 20 au 23 avril 2023**. 3 journées d'exploration musicale, 4 concerts événements qui conduisent l'auditeur de JS Bach à Schubert, de Mozart à Beethoven. Le titre de cette année souligne l'ancrage, la profondeur, la mémoire : « ***Racine profonde*** », métaphore musicale et viticole qui souligne la richesse de la tradition et ce qu'elle peut nous enseigner aujourd'hui.

« *Racine profonde, nous invite à plonger au cœur des rhizomes de la musique – tout en gardant ce lien cher qui m'unit à la vigne et au vin !* », précise **Sung-Won Yang**. Photo : © Jean Lim.

De Bach à Mozart, de Schubert à Beethoven…
A BEAUNE, le festival BEETHOVEN interroge les rhizomes de la musique

De fait, en interrogeant chaque printemps, l'héritage de Beethoven, les musiciens du Festival Beethoven à Beaune nous promettent plusieurs concerts émotionnellement riches. La proposition est diverse et reflète une exigence musicale que les festivaliers recherchent chaque année : invités en 2023, le claveciniste **Bertrand Cuiller**, le violoncelliste **Christophe Coin** (récital JS BACH, jeudi 20 avril 2023) ; la pianiste **Momo Kodama** et la soprano **Sunhae Im** (grandes pages lyriques et lieder, musique intime de WA Mozart, vendredi 21 avril), mais aussi deux formations chambristes au son ciselé : le **Quatuor à cordes Chaos**, lauréat récent du Concours international de Quatuors à cordes de Bordeaux (programme Beethoven, sam 22 avril) et le **Trio Owon** (Trios du dernier Schubert, concert de clôture, dim 23 avril 2023)…

Soit 4 concerts événements aux Hospices de Beaune et à La Lanterne magique, à ne pas manquer lors de votre séjour à Beaune. Opportunité pour visiter les Hospices, (re)découvrir le raffinement et l'élégance uniques des cépages locaux, contempler le sommet de l'art pictural du XVè : le Jugement

dernier de Roger van der Weyden, génie flamand de l’art sacré gothique…

INFORMATIONS & BILLETTERIE

tous les programmes et les modalités de réservations
sur le site du Festival BEETHOVEN de BEAUNE :
https://festival-beethoven-beaune.com/



Programmation

JEUDI 20 AVRIL 2023
BEAUNE, Salle Saint-Nicolas des Hospices

Christophe Coin, violoncelliste
Bertrand Cuiller, claveciniste

Bach

Sonate pour viole de gambe et clavecin BWV 1027 en sol majeur
Toccata pour clavecin BWV 912 en ré majeur
Sonate pour viole de gambe et clavecin BWV 1028 en ré majeur
Suite No. 2 pour Violoncelle Seul BWV 1008
Sonate pour viole de gambe et clavecin BWV 1029 en sol mineur

Réservez vos places ici :
https://www.billetweb.fr/festival-beethoven-a-beaune



VENDREDI 21 AVRIL 2023
BEAUNE, La Lanterne Magique

Momo Kodama, piano
Sunhae Im, soprano

Mozart

Sonate en ré majeur KV 576 pour Piano
(Momo Kodama)

Lieder :

An Chloë
Das Lied der Trennung K.519
Sehnsucht nach Frühling K.596
Das Veilchen K.476
Abendempfidung an Laura K.523
(SunHae Im, Soprano – Momo Kodama, Piano)

Sonate en la majeur KV 333 *(Momo Kodama)*

Arie :

« Giunse al fin.. Deh vieni non tardar » extrait de « Le nozze di Figaro »
« Una donna a quindici anni » extrait de « Così fan tutte »
« Zeffiretti lusinghieri » extrait de « Idomeneo »

A. Adams : « **Ah! vous dirai-je, maman** » extrait des 12 Variation KV265
(Momo Kodama)

Réservez vos places ici :
https://www.billetweb.fr/festival-beethoven-a-beaune

SAMEDI 22 AVRIL 2023
BEAUNE, La Lanterne magique

Quatuor Chaos
Susanne Schäffer, violon
Eszter Kruchió, violo
Sara Marzadori, alto
Bas Jongen, violoncelle

Beethoven op 18 no.2 in g major
Beethoven Grosse Fugue op 133.
Beethoven op 131 in c sharp minor

Réservez vos places ici :
https://festival-beethoven-beaune.com/category/programme/concerts-2023/

DIMANCHE 23 AVRIL 2023
BEAUNE, La Lanterne magique

Trio Owon
Olivier Charlier, violon
Sung-Won Yang, violoncelle
Emmanuel Strosser, piano

Schubert

Trio en si bémol majeur op. 99
Notturno pour trio avec Piano en mi bémol majeur D. 897
Trio en mi bémol majeur op. 100

Réservez vos places ici :
https://www.billetweb.fr/festival-beethoven-a-beaune

PASS concerts 2023
3 concerts / 4 concerts : offres spéciales
https://www.billetweb.fr/festival-beethoven-a-beaune



ENTRETIEN avec avec Sung-Won Yang, directeur du Festival BEETHOVEN de BEAUNE



ENTRETIEN. En quelques années, le festival Beethoven à Beaune s’est imposé par la qualité des interprètes, surtout le souci

de défendre comme nul part ailleurs, l'enchantement que permet la musique de chambre quand les instrumentistes invités savent partager, dialoguer, … réaliser l'art si délicat de la conversation en musique. A travers 4 compositeurs honorés (JS Bach, Schubert, Mozart, Beethoven), le thème générique de cette année, « Racine profonde », interroge le sens même de la musique et cet ancrage ou héritage grâce auxquels elle trouve l'aliment qui nourrit et féconde sa capacité à exprimer et émouvoir… Présentation des défis et des enjeux de la **5ème édition du Festival, du 20 au 23 avril 2023**

.

CLASSIQUENEWS : En quoi les oeuvres et les compositeurs invités pour cette édition 2023 illustrent bien votre thématique « Racine profonde » ? Quelle serait pour chacun les racines et influences qui assurent leur ancrage ?

Sung-Won Yang : Racine Profonde reflète la mission de notre festival d'honorer l'impact profond que ces compositeurs ont eu sur la musique classique, ainsi que leur pertinence durable pour le public d'aujourd'hui.
En choisissant le titre Racine Profonde, j'ai voulu souligner les liens profonds entre le passé et le présent, et célébrer les traditions riches et diverses qui ont façonné la musique classique au cours des siècles.

J'ai été attiré par ce titre comme une façon de reconnaître la longue et riche histoire de la musique classique et de souligner l'influence durable de ces quatre compositeurs emblématiques.

CLASSIQUENEWS : Duos, Quatuor, présence du chant… quels sont

les critères qui ont présidé à la sélection des artistes de cette année ?

Sung-Won Yang : En présentant un mélange de duos, de quatuors, de trios et d'interprètes de piano solo et de chant, notre festival vise à mettre en valeur les qualités uniques de la musique de petit ensemble, ce qui permet une exploration profonde et nuancée de la musique. Je crois que ces concerts intimes offrent un type particulier de connexion entre les interprètes et le public, permettant une expérience plus immersive et engageante. Ma sélection d'artistes a été motivée par leur excellence artistique, leur dévouement à notre patrimoine musical.

Je crois que ces artistes sont capables de transmettre une gamme d'émotions et d'idées avec une précision et une nuance incroyables, créant des moment à la fois impressionnants et profondément expressifs.

J'ai choisi nos artistes, qui parcourent le monde, en fonction du répertoire et les qualités de chacun. En les présentant, nous visons à offrir un programme diversifié qui met en valeur les nombreuses facettes de la musique classique. Que vous soyez attiré par la beauté fulgurante d'un solo de soprano, l'interaction complexe d'un quatuor à cordes ou l'intimité intime d'un duo ou d'un trio, nous pensons qu'il y en a pour tous les goûts dans notre programme de festival.

CLASSIQUENEWS : Qu'apportent aux programmes la configuration des lieux qui accueillent le visiteur : La Lanterne magique et les Hospices de Beaune ?

Sung-Won Yang : L'acoustique d'un lieu peut grandement affecter la façon dont la musique sonne pour le public. Par exemple, un espace réverbérant peut être idéal pour une pièce avec beaucoup d'harmonies soutenues, comme La Salle St Nicolas, tandis que La Lanterne peut être mieux adaptée pour

une pièce avec des textures complexes et des rythmes rapides. L'atmosphère d'un lieu peut également jouer un rôle dans l'expérience musicale du public. Par exemple, Les Hospices ont leur propre histoire qui convient bien à une musique baroque, alors que La Lanterne Magique convient mieux à une œuvre ludique. L'histoire et l'importance culturelle des deux lieux sont très uniques à Beaune, donc parfaitement adaptés à notre festival. La relation entre le lieu et les pièces programmées doit être soigneusement étudiée afin de créer une expérience cohérente et percutante pour le public.

CLASSIQUENEWS : Parlez-nous de votre TRIO OWON ? Quel est son répertoire et ce qui lui donne son identité musicale ? Avez-vous déjà joué le programme présenté en clôture ?

Sung-Won Yang : **Le Trio Owon** est né en 2009 du rapprochement de trois musiciens issus du Conservatoire de Paris (CNSM), unis par la même passion pour la musique de chambre. Leur objectif consiste à faire partager au public la vision musicale intègre et engagée d'un groupe sans frontières, fruit d'une inspiration artistique riche et variée.
A travers concerts et enregistrements en Angleterre, en France, au Singapour et en Corée, le **Trio Owon** affirme déjà son identité faite de fougue et de maturité, à l'image du peintre dont ils portent le nom.

« Peintre de la nature, de l'émotion et de la poésie, **OWON** incarne pour nous la dimension universelle de l'Art.
Contemporain de Brahms, mais dans un monde esthétique complètement différend, il symbolise la quête de l'idéal, fruit de la tradition et du renouveau, dans la Corée du XIX° siècle. Son histoire, portée au cinéma (« Strokes of fire », primé à Cannes en 2002), révèle les doutes et les engagements d'un artiste indomptable. Au delà de l'anecdote (son nom résume quelques sonorités de nos trois prénoms…), il symbolise

ici l’osmose entre le savoir et la modernité. » Et oui, bien sûr nous connaissons très bien le programme du concert de clôture.

CLASSIQUENEWS : Quelle expérience souhaitez-vous que le festivalier réalise idéalement pendant le festival, au fur et à mesure de chacun des concerts ?

Sung-Won Yang : **1**, Un sentiment de continuité historique et culturelle : En présentant des œuvres de quatre compositeurs emblématiques couvrant plusieurs siècles, j’espère donner au public une idée de l’histoire riche et diversifiée de la musique classique, ainsi que de l’influence continue de ces compositeurs sur la musique contemporaine.
2, Une appréciation plus profonde des nuances et des complexités de la musique classique : je souhaite donner au public une meilleure compréhension de l’étendue et de la profondeur de la musique, et aider les spectateurs à développer une oreille plus sophistiquée pour les détails subtils de la musique.
3, De la beauté spirituelle des œuvres de Bach à la pureté de l’expression de Mozart, l’intensité des quatuors de Beethoven au poignant lyricisme de Schubert, le programme souhaite évoquer une palette de réponses émotionnelles à notre public, de la contemplation et l’introspection à la joie et l’exubérance.

4, Un sentiment de connexion et d’engagement avec les interprètes : en créant le programme présenté j’espère créer un sentiment d’intimité et de connexion entre les œuvres, les interprètes et le public, et encourager le public à s’engager plus profondément avec la musique, notre patrimoine commun.

Propos recueillis en mars 2023

FESTIVAL Beethoven à Beaune, du 20 au 23 avril 2023

https://www.classiquenews.com/beaune-festival-beethoven-20-23-avril-2023/



… « De fait, en interrogeant chaque printemps, l'héritage de Beethoven, les musiciens du Festival Beethoven a Beaune nous promettent plusieurs concerts émotionnellement riches. La proposition est diverse et reflète une exigence musicale que les festivaliers recherchent chaque année : invités en 2023, le claveciniste **Bertrand Cuiller**, le violoncelliste **Christophe Coin** (récital JS BACH, jeudi 20 avril 2023) ; la pianiste **Momo Kodama** et la soprano **Sunhae Im** (grandes pages lyriques et lieder, musique intime de WA Mozart, vendredi 21 avril), mais aussi deux formations chambristes au son ciselé : le **Quatuor a cordes Chaos**, … » LIRE notre présentation complète ici : https://www.classiquenews.com/beaune-festival-beethoven-20-23-avril-2023/

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 28 juil 2019. PURCELL : King Arthur. Cale, Pierce, … / McCreesh.



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 28 juillet 2019. PURCELL, King Arthur. Cale, Pierce, Shaw, Budd, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Pour clôturer sa 37ème édition, le Festival international d'opéra baroque de Beaune a choisi de confier à Paul McCreesh et son Gabrieli Consort la production de King Arthur de Purcell. Les interprètes en sont les mêmes que ceux de la veille (The Fairy Queen), à ceci près qu'une jeune soprano, Rowan Pierce, s'est ajoutée à la distribution. C'est elle qui chantera, entre autres, Cupid, dans la scène du froid, particulièrement attendue, avec une sûreté de moyens et une aisance remarquables.

King Arthur, Z628

Ne cherchez pas Arthur !



L’histoire est connue de ce Roi Arthur, que nous n’entendrons jamais, puisque ses interventions se limitent à un rôle parlé dans la pièce de Dryden. Le masque écrit par Purcell à cet effet est l’un des plus complexes et variés parmi ses ouvrages. Populaire dès sa création, en 1691, nombre d’airs, de chœurs et de pièces instrumentales lui ont survécu jusqu’à sa renaissance, à la faveur de ce qu’on peut appeler la révolution baroque, tant ses conséquences auront été aussi importantes qu’imprévisibles. Secondé par Merlin et Philidel, le roi défend son pays contre les Saxons, conduits par son rival en amour, Osmond, qui compte sur la magie de Grimbald pour l’emporter. C’est l’occasion de batailles, de scènes où la magie seconde les protagonistes (ainsi la scène du froid, celle des sirènes tentatrices, celle où Arthur abat l’arbre

enchanté…), de l'enlèvement de la bien-aimée d'Arthur, que Merlin guérira de sa cécité, et, happy end oblige, d'un divertissement introduit par Vénus, à la gloire de la nation réunie et de l'amour.



Comme il l'avait fait la veille, **Paul McCreesh** dirige de tout son corps, avec souplesse et fermeté, et insuffle une énergie, un élan extraordinaires à la partition. Ses chanteurs incarnent tel ou tel comme s'ils jouaient, costumés, dans un décor de théâtre. Leur gestuelle, leur expression est toujours juste, appropriée aux scènes variées qui nous sont offertes. The Frost scene, où Cupidon va affronter Osmond pour sortir de son engourdissement le peuple du froid, est exemplaire, scéniquement comme musicalement. L'orchestre, très retenu, est un véritable écrin pour le chant des solistes et du chœur. Au dernier acte, Comus et les paysans, dans une langue imagée à souhait, nous valent un moment comique avant que la conclusion, ouverte par son air de trompette, salue la naissance du Royaume-Uni et le triomphe de l'Amour. « Old England, old England », « Fairest Isle » et « Saint George, the patron of our Isle » ont traversé les siècles et sont encore dans la mémoire de tous nos amis britanniques. Cette tirade nationaliste, quelque peu chauvine et datée, se mue ce soir en une vibrante et débridée manifestation pro-européenne, introduite par quelques mots où Paul McCresh redit son attachement au continent. Le public rit de bon cœur et ses longues acclamations seront récompensées par la célèbre chaconne conclusive.

_____

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 28 juillet 2019. PURCELL, King Arthur. Cale, Pierce, Shaw, Budd, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Crédit photographique © Jean-Claude Cottier – Festival de Beaune

LIRE aussi **COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh.**

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juil 2019. PURCELL : The fairy Queen. Keith, Cale, Shaw, / McCreesh



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Est-il direction et interprètes plus familiers de l'œuvre de Purcell que ceux qui nous sont offerts ce soir ? La musique, mais aussi le texte shakespearien, même revu par Dryden, sont dans leurs gênes. De la pièce n'ont été retenues que les parties musicales, comme c'est presque toujours le cas. Il en résulte, naturellement, une difficulté de compréhension pour qui n'est pas familier du Songe d'une nuit d'été, d'autant que l'action se situe à plusieurs niveaux. Mais ces petits écueils sont vite dépassés lorsque l'auditeur-spectateur se laisse porter par l'œuvre, magnifiquement traduite par les interprètes. L'extrême diversité des moyens, des couleurs, des situations dramatiques, des climats, des formes ne laisse aucun répit : jamais l'attention ne fléchit.



La météo, défavorable, comme la veille, a replié la production de la Cour des Hospices à la Basilique. L’espace dévolu aux interprètes y est plus réduit, mais sera suffisant pour que les comédiens-chanteurs évoluent avec aisance pour chacune des scènes. Le travail collectif est ici fondé sur la joie manifeste de chanter et de jouer ensemble, et la réussite est absolue. Les metteurs en scène les plus renommés ne dirigent pas leurs acteurs avec davantage de soin et de naturel. Tout est juste et parfait. Qu’il s’agisse des scènes où l’émotion nous étreint, comme celles les plus débridées, la réalisation n’appelle que des éloges. Ainsi, lorsque le Poète, ivre, truculent, titube en chantant « Fi-fi-fi-fill the bowl ! » avant d’être raillé par les Fées qui le pincent jusqu’à ce qu’il reconnaisse son ivresse et sa médiocrité. Ainsi, au 3ème acte, lorsque Corydon, le faneur, poursuit Mopsa de ses assiduités, cette dernière chantée par un ténor coiffé d’une perruque sortie tout droit de l’Oktoberfest bavaroise. Nous sommes bien chez Shakespeare, et la comédie n’est jamais

outrée, restant dans le registre de la drôlerie, qui fait bon ménage avec l'émotion.

Le chef et les chanteurs font l'économie de la partition. Leur aisance est d'autant plus grande. Les instrumentistes, en dehors des cordes pincées, jouent debout, le geste libre, épanoui. Tout cela retentit manifestement dans la dynamique insufflée par **Paul McCreesh**. Sa direction souriante, toute en finesse, tonique, légère et éloquente donne à cette musique une vitalité, une énergie, une fraîcheur, une sensibilité que l'on rencontre rarement.



D'une invention inépuisable, la partition distille de nombreuses merveilles, qu'il serait long d'énumérer. Au risque de se montrer injuste, citons le trio avec écho – repris instrumentalement – chanté par deux ténors et une basse, et joué, mieux que jamais (« May the God of wit inspire »). Après réécoute des enregistrements de référence, on peut même affirmer que jamais cette pièce n'a été illustrée avec un tel naturel, une élégance aussi manifeste. « One charming night », avec ses deux flûtes et la basse continue, « Next winter comes » (L'Hiver), sur basse obstinée, la plainte en ré mineur « O let me weep », elle aussi sur une basse obstinée chromatique descendante, qui rappelle celle de Didon et Enée, « Hark ! the echoing air a trimph sings », chanté par la Chinoise … 21 instrumentistes et 10 chanteurs suffisent à réaliser le miracle : tout est là, les couleurs des vents (flûtes à bec, hautbois, basson, trompettes), la moire des cordes frottées, le scintillement des guitares baroques et des théorbes, sans oublier le clavecin.

Les voix s'accordent à merveille, ayant en commun la

projection, une articulation exemplaire et une dynamique extrême. Gillian Keith, qui remplace Rebecca Bottone, indisponible, ne fait pas preuve de moins d'aisance que ses amies, Jessica Cale et Charotte Show. A signaler que toutes trois sopranos, leurs registres médians et graves permettent de corser leur chant et de le colorer à souhait. Les hommes ne sont pas en reste : Jeremy Budd, Charles Daniels, James Way forment le plus beau trio de ténors anglais que l'on puisse imaginer, tous aussi sonores qu'agiles, expressifs et égaux dans tous les registres. Enfin Marcus Farnworth et Ashley Riches, qui illustrent les plus larges répertoires, ne sont pas moins excellents. Tous les solistes, renforcés par Christopher Fitzgerald Lombard et Tom Castle, forment le chœur, puissant, équilibré, homogène.
Le public conquis réserve de longues acclamations, méritées, aux musiciens et à leur chef.

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Illustrations : © Jean-Claude Cottier

Compte-rendu critique. Opéra. BEAUNE, LULLY, Isis, 12 juillet 2019. Les Talens lyriques, Chœur de Chambre de Namur, C Rousset.

Compte-rendu critique. Opéra. BEAUNE, LULLY, Isis, 12 juillet 2019. Orchestre Les Talens lyriques et chœur de Chambre de Namur, Christophe Rousset. Christophe Rousset poursuit, à Beaune, son cycle Lully, avec l'une des partitions les moins jouées et les plus riches musicalement du compositeur. Une distribution qui frise l'idéal et un orchestre à son meilleur. On se frotte les mains, l'opéra est déjà en boîte.

Isis brillamment ressuscité



On pouvait entendre le célèbre chœur des trembleurs dans la belle anthologie qu'Hugo Reyne avait consacré à La Fontaine, avant que le chef ne l'enregistre pour son propre cycle dédié à **Jean-Baptiste Lully**. Nul doute que la lecture de Christophe Rousset, à en juger par le magnifique concert bourguignon, se hissera au sommet de la bien maigre discographie de ce chef-d'œuvre. La cinquième tragédie lyrique du Florentin passa à la postérité sous le nom d'« opéra des musiciens », précisément en raison de

l’opulence et du raffinement de la partition. Outre le chœur des Peuples des climats glacés, dont on connaît la fortune, l’œuvre compte moult merveilles, de la plainte de Pan, dans le métathéâtre du 3e acte, la superbe descente d’Apollon au Prologue, la scène onomatopéique des forges des Chalybes, ou encore le trio des Parques dans la scène conclusive de l’opéra. On rêve toujours à une version scénique de cette œuvre moins riche en péripéties que les autres tragédies lyriques : le merveilleux baroque se nourrit aussi des effets visuels des machines et des costumes qui participent à la stupeur quasi constante du spectateur.
La distribution réunie dans la chaleur moite de la Collégiale Notre-Dame est proche de l’idéal. On pourrait regretter qu’étant donné le nombre élevé de personnages, les interprètes, qui endossent plusieurs rôles, ne parviennent pas toujours à les bien différencier, mais la plupart sont relativement secondaires. Le rôle-titre est magnifiquement incarné par **Ève-Maud Hubeaux** qui, par la présence, l’engagement dramatique et la couleur de la voix, a la grâce touchante d’une Véronique Gens : élocution idoine et projection solidement charpentée sont des qualités également distribuées ; on les retrouve chez **Cyril Auvity**, merveilleux Apollon à la voix cristalline, d’une fluidité et d’une pureté qui forcent le respect, capable de pousser la voix dans les moments de dépit, sans perdre une once de son éloquence maîtrisée. En Jupiter et Pan, **Edwin Crossley-Mercier** dispense toujours la même élégance vocale ; si la voix semble parfois un peu étouffée, la diction est en revanche impeccable ; il est un Jupiter très crédible dans sa duplicité avec Junon, et la déploration de Pan au 3e acte est l’un des moments bouleversants de la soirée. **Philippe Estèphe**, entre autres en Neptune et Argus, est une très magnifique révélation : un timbre superbement ciselé, un art de la déclamation trop rare : dans l’acoustique par trop réverbérée de la Basilique, pas une syllabe ne s’est perdue dans les volutes romanes du bâtiment. Mêmes qualités chez le ténor **Fabien Hyon**, Mercure espiègle et décidé : les quelques duos avec **Cyril Auvity** ont

provoqué une rare jouissance vocale qu'on aurait souhaité voir se prolonger. Chez les hommes, le seul point noir est le Hiérax d'**Aimery Lefèvre** : la voix est là, le timbre n'est pas désagréable, loin s'en faut, mais ces belles compétences sont gâchées par une diction engorgée : on a peiné à suivre sa déclamation, si essentielle dans le théâtre du XVIIe siècle. Aucun faux-pas chez les autres interprètes féminines : la Junon de **Bénédicte Tauran**, d'une faconde elle aussi impeccable et qui ne tombe pas dans le piège de la colère excessive : la tragédie lyrique doit, à tout instant, rester une école de rhétorique, et les interprètes l'ont bien compris : la mezzo moirée d'**Ambroisine Bré** s'y soumet avec élégance, dans ses deux rôles (principaux) d'Iris et de Syrinx, tandis que les deux nymphes de **Julie Calbete** et **Julie Vercauteren** (superbe duo), complètement avec réussite cette très belle distribution.
On saluera une nouvelle fois les nombreuses et excellentes interventions du **Chœur de Chambre de Namur** ; à la direction, Christophe Rousset anime les forces alliciantes et roboratives des Talens lyriques, avec une passion raisonnée : la précision des tempi est toujours au service de l'éloquence du geste et de la parole, et dans ce répertoire, il est désormais passé maître.

_____

Compte-rendu. Beaune, Festival d'Opéra Baroque et Romantique, Lully, Isis, 12 juillet 2019. Ève-Maud Hubeaux (Thalie, Io, Isis), Cyril Auvity (Apollon, 1er Triton, Pirante, Erinnis, 2e Parque, 1er Berger, La Famine, L'Inondation), Edwin Crossley-Mercier (Jupiter, Pan), Philippe Estèphe (Neptune, Argus, 3e Parque, La Guerre, L'Incendie, Les Maladies violentes), Aimery Lefèvre (Hierax, 2e Conducteur de Chalybes), Ambroisine Bré (Iris, Syrinx, Hébé, Calliope, 1ère Parque), Bénédicte Tauran (Junon, La Renommée, Mycène, Melpomène), Fabien Hyon (2e Triton, Mercure, 2e Berger, 1er Conducteur de Chalybes, Les Maladies languissantes), Julie Calbete et Julie Vercauteren

(Deux Nymphes), Orchestre Les Talens lyriques, Chœur de chambre de Namur, Christophe Rousset (direction).

COMPTE-RENDU, oratorio. BEAUNE, Basilique Notre-Dame, le 6 juillet 2019. Haendel : Saül. Zasso, Watson…LG Alarcon



COMPTE-RENDU, oratorio. BEAUNE (Festival), Basilique Notre-Dame, le 6 juillet 2019. Haendel : Saül. Leonardo Garcia Alarcon… Beaune poursuit avec bonheur son cycle Haendel, ce qui nous vaut, pour cette 37ème édition, Saül, le Dixit Dominus, et Serse. 48h après Namur, le Festival nous offre ce chef d'oeuvre sous la direction de Leonardo Garcia Alarcòn. Ecrit juste après Serse, que le festival produira le 19 juillet, c'est un oratorio, certes, par la volonté du compositeur de poursuivre ses succès en passant par l'église, mais certainement plus proche de la scène qu'on ne feint généralement de reconnaître. Tel n'est pas le cas de Leonardo Garcia Alarcon, car ne manquent que les décors et un metteur en scène, tant tous sont habités par leur personnage, pour en faire un véritable opéra.

A BEAUNE, UN SAUL INCANDESCENT

Chacun connaît l'histoire de David, de sa victoire sur Goliath, de l'amour de Jonathan, de la haine de Saül, auquel il succédera. Habilement, le librettiste a ajouté une figure féminine au texte biblique, Merab, dont il fait la sœur aînée de Michal, fille de Saül, que le roi veut unir à David. A la jalousie féroce du souverain à son endroit s'ajoutent donc la relation de David à Jonathan, mais aussi les sentiments amoureux des jeunes femmes.
L'ouvrage est l'un des plus ambitieux, des plus aboutis, du compositeur. Renonçant à l'opéra italien pour l'oratorio dramatique, il fait de ce dernier un opéra biblique d'une force expressive singulière. Si l'ouverture en donne le ton, les riches et majestueux anthems qui ouvrent et ferment l'ouvrage encadrent l'action. Celle-ci culmine à la troisième scène du premier acte, lorsque Saül laisse libre cours à sa haine à l'endroit de David, rentré vainqueur. L'autre sommet se situe, symétriquement, lorsqu'il consulte la sorcière d'Endor, qui va faire apparaître Samuel, lequel révélera au roi sa destinée funeste. Le chef a choisi de ne conserver qu'un entracte, qu'il a placé judicieusement entre les deux duos que partagent David et Mikal, la seconde partie étant ouverte par une ample symphonie avec l'orgue concertant. Quelques menues coupures n'altèrent pas l'œuvre.
Dominant tout l'ouvrage, Christian Immler est Saül, qu'il vit avec une intensité singulière. Tout est là pour ce rôle périlleux, où le roi, imbu de son pouvoir, jaloux, rageur, calculateur, sombre dans une folie meurtrière : voix sonore dans tous les registres, bien timbrée, projetée à souhait. Son engagement dramatique est exemplaire. Qu'attend un producteur pour le mettre en scène ? En pleine possession de ses moyens, Lawrence Zasso incarne magistralement David. La voix est puissante, chargé de séduction, souple et expressive, y

compris jusqu’à son accès de violence où il fait exécuter le messager funeste. Dès son O godlike youth, Ruby Hughes impose cette figure attachante de Michal, fraîche, aimante mais aussi résolue. Merab, son aînée est ici complexe, impressionnante d’autorité, passant de l’orgueil à la compassion, Katherine Watson, dans son répertoire d’élection comme dans sa langue, donne chair à son personnage. Samuel Boden incarne avec justesse, ardeur et conviction la figure attachante de Jonathan. Ses accompagnati, ses nombreux récits, puis son air Sin not, o King, suivi de From cities storm’d sont autant de bonheurs. Les autres rôles sont dévolus aux artistes du chœur, en tous points remarquables, de la soprano solo à laquelle est confié le premier air (An infant rais’d) au Grand-prêtre. Une mention spéciale pour la sorcière d’Endor dont le timbre si surprenant, au service d’un récit et d’une invocation stupéfiante, ne laisse aucune ambigüité à son caractère maléfique, surnaturel. Le Chœur de chambre de Namur, dont on connaît l’excellence, se joue de toutes les difficultés de la partition pour une expression qui participe de la force de ce chef d’œuvre.

L’orchestre, seul (pour six interventions dont la célèbre marche funèbre) ou partenaire des solistes et du chœur, est également remarquable par ses qualités collectives, comme celles de chacun de ses musiciens. Le Millenium Orchestra nous offre ainsi des passages concertants où les solistes (orgue, flûte, harpe, violoncelle, bassons) se situent au meilleur niveau.

Leonardo Garcia Alarcon ne fait qu’un avec ses interprètes, et l’on perçoit de façon constante cette communion qui nous vaut cette réussite incontestable. La direction est claire, expressive, précise, attentive à chacun et à tous : un modèle. Le public, enthousiaste, leur réserve un triomphe

COMPTE-RENDU, oratorio. BEAUNE (Festival), Basilique Notre-Dame, le 6 juillet 2019. Haendel : Saül. Leonardo Garcia Alarcon – Christian Immler, Lawrence Zasso, Samuel Boden, Katherine Watson, Ruby Hugues. Illustrations : © Jean-Claude Cottier

---

Compte rendu, festival. Beaune, le 24 juillet 2016. Mozart : Vêpres solennelles et Messe du couronnement, Insula Orchestra, Laurence Equilbey.



Compte rendu, festival. Beaune, le 24 juillet 2016. Mozart : Vêpres solennelles et Messe du couronnement, Insula Orchestra, Laurence Equilbey. Ce programme, qui a déjà tourné (les Vêpres avaient été donnés à la Philharmonie de Paris en septembre dernier), est constitué de deux œuvres de circonstance, composées par Mozart pour Salzbourg respectivement en 1780 et 1779. Elles distillent une certaine pompe grandiloquente, une tonalité austère qui se traduit par la verticalité d'un chant assuré essentiellement par les chœurs, laissant finalement assez peu l'occasion aux quatre solistes de briller, à l'exception de la soprano à laquelle échoit un très beau solo pathétique dans le Laudate dominum. Les deux pièces sont relativement brèves (un peu plus d'une demi-heure chacune). Les Vêpres, composées pour le prince archevêque de Salzbourg, comportent six sections qui alternent des tonalités véhémentes (dans l'initial Dixit dominus) et plus légères (Confitebor), austères (Laudate pueri, dont la fugue initiale annonce singulièrement le Kyrie du Requiem) et élégiaques (Laudate dominum), même si une certaine uniformité les caractérisent.

Laurence Equilbey à Beaune

Mozart, le Salzbourgeois sous le prisme de la précision technique

On ne peut que louer la précision technique avec laquelle Laurence Equilbey dirige sans aucune gestuelle emphatique le chœur et l'orchestre. Celui-là montre un très bel équilibre

des pupitres, celui-ci émerveille par la rigueur et l'homogénéité du discours. En outre, le dialogue avec les solistes fonctionne parfaitement, et il n'y a aucun réel reproche à faire à la réalisation musicale d'une exactitude métronomique. Mais c'est peut-être cette rigueur excessive qui donne l'étrange sentiment d'une lecture parfois sèche, paradoxalement trop lisse, où ferveur et émotion semblent être soumises à cette précision technique implacable.

La Messe évite beaucoup mieux ce léger travers et les contrastes sont davantage marqués. Les couleurs de l'orchestre sont admirablement mises en valeur, comme dans la section du Gloria, très véhémente, où l'orchestre répond au chœur par des graves presque terrifiants. L'œuvre est plus variée dans sa composition, les sections étant plus contrastées, comme en témoigne le pétillant quatuor du Benedictus qui résonne comme un ensemble presque incongru de dramma giocoso, agrémentée de la douceur typiquement mozartienne du hautbois.
Les quatre chanteurs y excellent et leur voix est magnifiquement caractérisée. On apprécie le timbre rond et juvénile de la soprano Maria Stavano, la vaillance de la basse Konstantin Wolff, la voix lumineuse du ténor Martin Mitterrutzner (superbe dialogue avec la soprano dans le Kyrie initial), tandis que la mezzo Renata Pokupic, techniquement impeccable, semble plus effacée et ne brille guère par sa présence, certes diluée dans la masse chorale dominante. En bis, les deux phalanges nous ont gratifié d'un magnifique Alleluia de Buxtehude, partie conclusive de la très belle cantate « Der Herr ist mit mir », qui apportait une ferveur et une joie bienvenues.

Compte rendu, festival. Beaune, le 24 juillet 2016. Mozart : Vêpres solennelles et Messe du couronnement / Insula Orchestra. Laurence Equilbey, direction.

Festival de Beaune 2016 : première soirée ce 8 juillet 2016…



BEAUNE, festival 2016. Temps forts… Ce vendredi 8 juillet 2016, comme tous les ans depuis près de 4 décennies (34ème édition), la magnifique cour des Hospices de Beaune accueille l'opéra baroque dans toute sa splendeur. Héritière des puissants ducs de Bourgogne, la volonté musicale de Anne Blanchard, directrice du Festival, sublime la beauté de cette ville de patrimoine et de vigne. Pour cette nouvelle édition, le Festival de Beaune nous offre une série d'opéras et d'oratorios baroques interprétés par les princes du sang de l'univers baroque. De William Christie (Cantates de Bach, le 22 juillet) à Laurence Equilbey, tous y sont cette année. Mais, ce qui est d'autant plus encourageant, parce qu'ils excitent la curiosité sont deux propositions d'un intérêt superlatif: la recréation du Tamerlano de Vivaldi (le 23 juillet) et la Descente d'Orphée aux Enfers de Charpentier (le 29 juillet). Le premier sera interprété par Thibault Noally et son ensemble Les Accents, en résidence à Beaune depuis 2014 et dont l'enthousiasme ne tarit pas depuis la recréation en première mondiale de l'oratorio Il Trionfo della Divina Misericordia de Porpora. Même sentiment enthousiaste pour la fraîcheur incroyable de Sébastien Daucé qui nous prépare un Charpentier au dramatisme profond, à la

fragilité palpable et touchante. Ce juillet parcourrons les routes ensoleillées de la Bourgogne, si, au loin, les clochers appellent vers les étapes d'un voyage au gré des champs, le voyageur s'arrêtera à Beaune, là où le vin est pourpré de velours et la musique étincelante comme un ostensoir…

Festival de Beaune 2016, **du 8 au 31 juillet 2016. Infos et réservations sur le site du Festival de Beaune 2016**

